F2C1.8115
Case
FRC
16528

# ÉLOGE

DE

# M. DE FOURCROY,

*PAR M. CONDORCET;*

Lu à la Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, le 4 Mai 1791.

*A PARIS,*
DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS ET MUETS,
Maison claustrale des Célestins.

THE NEWBERRY
LIBRARY



# ÉLOGE
## DE
# M. DE FOURCROY,
## PAR M. CONDORCET,

*Lu à la Séance publique de l'Académie Royale des Sciences.*

CHARLES-RENÉ DE FOURCROY, Maréchal - de - Camp, Grand - Croix de l'Ordre de Saint-Louis, Directeur au Corps Royal du Génie, Membre des Conseils de la Guerre et de la Marine, Associé libre de l'Académie des Sciences, naquit à Paris, le 19 Janvier 1715 de *Charles de Fourcroy*, Avocat dinstingué, et *d'Elisabeth l'Héritier.*

Destiné au Bareau, comme à une profession héréditaire, son goût l'entraînoit vers les Sciences. Mais il falloit trouver un moyen de s'y livrer sans affliger, même pour

un moment, le cœur de son pere. Il s'occupa secrétement d'acquérir les connoissances nécessaires à un Ingénieur, et prit pour s'assurer de ses progrès tous les moyens que la défiance de soi-même peut inspirer. Enfin, quand il ne resta plus de prétextes à sa modestie, il osa demander la permission d'entrer dans le Corps du Génie. Son pere lui objecta la longueur des nouvelles études qu'il seroit obligé de faire et l'incertitude de leur succès. *Je suis prêt*, lui répondit le jeune homme, *vous pouvez me faire examiner, et si le jugement est défavorable, je renonce à mon projet.*

On n'exigeoit point alors de certificat de noblesse pour entrer dans le service. Peut-être paroîtra-t-il singulier que les progrès de l'asservissement à un préjugé qui, bientôt après, osa ériger en loi cet outrage à la raison, aient suivi parmi nous ceux que, grace à la philosophie, l'opinion publique faisoit dans un sens contraire. Mais l'orgueil croyoit retarder le jour de la raison, et il ne faisoit qu'accélérer celui de la vengeance. Il est des temps où

semblable à un fleuve impétueux, la vérité long-temps contenue s'élance tout-à-coup du sein des préjugés. Ceux qui craignent son passage peuvent, sans doute, diriger sa course, lui préparer une route où il puisse, développant sans obstacle des eaux bienfaisantes et salutaires, répandre la richesse et le bonheur sur le rivage qu'il embelit et qu'il féconde. Mais osent-ils entreprendre de l'arrêter, la résistance qu'on lui oppose augmente sa force, il brise ces digues impuissantes, et ravage pendant quelques instans cette même terre qu'il doit fertiliser à jamais.

Admis, en 1736, dans le corps du Génie, M. *de Fourcroy* fut employé sous les ordres du Maréchal *d'Alsfeld*, qui le commandoit alors et dont son activité, son zele, sa sagesse prématurée lui mériterent la confiance. Malheureusement le jeune Ingénieur remarqua une erreur dans un projet que le Maréchal lui avoit communiqué, il l'en avertit et n'en reçut d'abord que des remercîmens, mais il eut l'imprudence de confier à sa mere ce petit secret

de son amour-propre ; la tendresse maternelle ne fut pas moins indiscrète. Le Maréchal *d'Alsfeld* n'étoit ni assez grand pour avoir de l'indulgence , ni assez habile pour ne pas craindre d'avouer qu'il avoit pu se tromper, et on s'apperçut long-temps qu'il n'avoit point pardonné soit dans le choix des commissions dont il chargea M. *de Fourcroy* , soit même dans les réglemens généraux, qui toujours contrarierent son avancement. Mais les obstacles de ce genre n'arrêtent que les demi-talens et les foibles courages. M. *de Fourcroy* y gagna d'apprendre de bonne heure à ne rien attendre que de ses services, il étoit destiné à prouver par son exemple que la vertu est aussi une des routes de la fortune , et n'est peut-être pas la moins assurée.

Il fit avec succès toutes les campagnes de la guerre de 1740, et quoi qu'encore très-jeune , il mérita d'être chargé plus d'une fois de commissions importantes.

La Nation Françoise qui , dans le siecle précédent , avoit produit tant de guerriers illustres , devoit alors la gloire et la supé-

riorité de ses armes à deux Généraux étrangers, et c'étoit dans les camps du Prince *Eugene* et de ses disciples que s'étoient formés les défenseurs de la France et les vainqueurs de l'Autriche. Ainsi *Malborough* avoit été l'éleve de *Turenne*. Dans aucun genre, il ne peut plus subsister pour une nation de supériorité durable, cette inégalité dans l'instruction, dans les institutions sociales, qui destinoit un peuple à commander, un autre à obéir, est pour jamais bannie de l'Europe, et la voix de l'intérêt comme celle de la nature leur crie à tous de s'unir et de s'aimer.

M. *de Fourcroy* mérita la confiance honnorable de ces deux Généraux, sans la devoir ni à son expérience, ni à ses grades, mais cette confiance servit à sa réputation, bien plus qu'à son avancement.

Le Ministre et le Maréchal *de Saxe* étoient ennemis, l'un avoit trop de talens et l'autre trop d'esprit, tous deux aimoient trop la gloire pour que leur division nuisit au succès des grandes opérations de la guerre. Mais les individus que le hasard, l'inté-

rêt ou le devoir attachoit à l'un des deux étoient souvent victimes d'une haine qui, forcée de ménager un ennemi, se consoloit de son impuissance par une vengeance indirecte. Souvent d'ailleurs un intérêt commun engage ainsi les chefs à des ménagemens personnels; par une sorte de convention tacite, ignorée de leurs partisans, ils font retomber sur eux seuls le poids de leurs dissentions; ils veulent ressembler à ces Dieux des nations antiques qui, tranquilles dans le ciel, jouissoient des combats que se livroient en leur nom leurs aveugles adorateurs.

M. *de Fourcroy*, chargé de porter au Roi la nouvelle de la prise d'une ville, et de lui remettre directement les dépêches du Général, eut le courage d'opposer aux questions du Ministre l'ordre qu'il avoit reçu de ne s'adresser qu'au Roi. Il lui fut présenté, le Roi lui accorda la croix de Saint-Louis; mais le Ministre ne ratifia point cette grace, et punit par-là et l'Officier et le Monarque d'avoir pu croire l'un et l'autre que les récompenses ne dépendoient pas de lui seul.

M. *de Fourcroy*, par son application pendant la paix, mérita d'être employé dans la guerre qui la suivit: il fit trois campagnes en Allemagne, tantôt avec l'Artillerie, alors réunie au Génie; tantôt comme Ingénieur. Il commanda les Officiers du Génie pendant l'année 1761, sur les côtes de Bretagne, où l'on préparoit une descente à Belle-Isle, et en 1762, dans la campagne de Portugal, au siege d'Almeida.

La paix n'est point un temps de repos pour un Officier du Corps du Génie. C'est par la méditation, par l'observation des places, l'examen de leurs détails, la lecture de nombreux mémoires, fruits précieux de l'expérience et des réflexions de Militaires éclairés qu'il se prépare à exercer l'art d'attaquer et de défendre les villes, qu'il s'instruit dans les moyens d'en perfectionner la construction, qu'il étudie les rapports des places entr'elles, qu'il apprend à reconnoître la force ou la foiblesse d'un systême de forteresses destinées à couvrir une frontiere, la nécessité de soutenir les points qui laissent un passage trop fa-

cile, ou de supprimer des défenses inutilement multipliées. Il calcule la durée de la résistance de chaque place, il juge l'influence qu'elle peut avoir sur le sort d'une guerre; il prévoit d'avance qu'elle seroit dans telle province ennemie le fruit d'une victoire, et sur chaque frontiere du pays qu'il doit défendre, le danger d'une défaite. C'est ainsi que toutes les grandes parties de la guerre se lient à la science de l'Ingénieur, et qu'il peut en soumettre les hasards à la certitude d'un art, qui ne se borne point au foible mérite de construire suivant des regles connues une forteresse isolée.

Cette vie, moins périlleuse, moins pénible que celle de la guerre, n'est ni moins active, ni moins occupée, ni moins utile, elle rendoit M. *de Fourcroy* à son goût pour la solitude et le travail : il y consacroit quatorze heures par jour. Ce que son devoir n'exigeoit pas, il le donnoit aux sciences, mais il craignoit de céder au plaisir de se livrer à ses propres idées, et l'utilité qu'il pouvoit envisager dans des travaux étrangers à son état, loin d'affoiblir

ses scrupules ne lui paroissoit qu'une tentation dangereuse. Sur-tout il vouloit se soustraire aux illusions de l'amour-propre; aussi la plupart de ses observations, de ses recherches sur plusieurs parties de l'histoire naturelle ou de la physique sont-elles dispersées dans les ouvrages des savans avec lesquels il étoit lié. Les observations microscopiques, insérées dans le *Traité du cœur*, de M. *Senac*, sont presque en entier de lui. Le *Traité des pêches*, de M. *Duhamel*, renferme un grand nombre de remarques, de descriptions que son séjour sur les côtes le mettoient à portée de faire. Ses expériences, ses observations sur les bois font partie du *Traité des forêts*. Il a enrichi d'un grand nombre de faits et de réflexions l'ouvrage de M. *de la Lande*, sur les marées.

Parmi les Mémoires qu'il a donnés séparément, nous n'en citerons qu'un seul, celui dans lequel il examine comment on peut juger de la hauteur où s'élevent certains oiseaux de passage, en connoissant celle du point où ils cessent d'être visibles. Il mon-

tre, par une suite d'observations, qu'il ne faut pas juger de l'élevation de ce point par le seul diametre de l'oiseau; que celui qui est isolé disparoît bien plutôt qu'une file d'oiseaux de la même grandeur; qu'ainsi ce n'est pas du diametre seul, mais de la surface de l'objet, que ce n'est pas de l'angle sous lequel on voit une de ses dimensions, mais de l'étendue de l'image tracée dans l'œil, que dépend la force de l'impression qu'il fait sur l'organe et la distance où elle cesse d'être sensible.

Une place d'associé libre de l'Académie fut la récompense du zele de M. *de Fourcroy* pour les sciences, et il obtint d'avoir pour confreres ceux dont il avoit été constamment le coopérateur et l'ami.

M. *de Fourcroy* avoit été successivement employé à Calais, en Corse, en Roussillon, par-tout il avoit servi avec application, avec activité, par-tout il avoit mérité l'estime et l'amitié de ses égaux, la vénération et la reconnoissance de ceux qui lui étoient subordonnés, et il en reçut la récompense. Lorsque M. *de Saint-*

*Germain*, crut, en 1776, devoir attacher auprès du Ministre un Officier supérieur du Corps du Génie, il consulta sur ce choix les Directeurs de ce Corps, et tous, d'une voix unanime, désignerent M. *de Fourcroy*, alors absent qui, étonné d'être appellé par un Ministre, dont il se croyoit inconnu, apprit de lui cette unanimité de ses confreres, si honorable pour eux. Ils avoient jugé qu'il réunissoit toutes les qualités que cette place importante exigeoit, des connoissances étendues, l'habitude et l'amour du travail, un zele pur pour le bien du service, une probité sévere, une impartialité que, ni son intérêt, ni ses passions, ni même l'amitié n'égareroient jamais. Chacun en particulier sentit qu'il devoit préférer un homme d'une justice immuable à celui auprès de qui il n'auroit eu qu'une faveur qui pouvoit changer en un instant.

M. *de Fourcroy* se montra digne de l'opinion qu'on avoit eu de lui, l'air de Versailles n'altéra point sa simplicité naturelle: tout entier à l'objet de ses travaux, sans

ambition comme sans foiblesse, il se borna à être vrai sur les choses, et juste envers les hommes. Les fonctions de sa place, déja peut-être supérieures à ses forces, étoient au dessous de son zele.

Disciple de *Vauban*, dont il admiroit les talens, dont il étoit digne d'imiter les vertus, il voulut comme lui embrasser tout ce qui pouvoit servir au bonheur de son pays, s'occuper comme lui de ces communications intérieures, si utiles pour établir entre les parties d'un même Empire une égalité de jouissances, balancer leurs avantages divers et en augmentant pour chacune les biens particuliers que la nature lui destine, les répandre sur toutes les autres. C'est d'après ses vues que M. *de la Fite*, Officier du Corps du Génie, fut chargé d'examiner un systême général de communications, qui s'étendant des frontieres de la Suisse jusqu'à Dunkerque, se joindroit à celles qui unissent les deux mers et embrassent l'intérieur de la France. Il s'agissoit de vérifier, de comparer entr'eux les moyens de joindre l'Escaut à la Sambre, la Sambre à l'Oise,

l'Oise à la Meuse, la Meuse à la Moselle et la Moselle au Rhin. Tout ce grand travail fut exécuté en peu d'années, et dès 1780, il eut pu devenir utile par l'établissement d'un flottage provisoire entre la Sambre et l'Oise, qui eut permis de transporter jusqu'à Nantes les mâts achetés en Hollande. Mais des motifs particuliers en empêcherent l'exécution, on protégeoit d'autres projets de communications, et le succès de ce flottage eût trop clairement montré celui qui méritoit d'être préféré.

L'art des Fortifications a fait des progrès depuis *Vauban*, mais c'est toujours en suivant la route qu'il avoit tracée. Ces combinaisons nouvelles, ces corrections, ces perfectionnemens étoient dispersés dans un grand nombre de Mémoires; M. *de Fourcroy* avoit employé une partie de son temps à rassembler, à éclairer, à mettre en ordre cette utile collection. Ainsi quand dans ces dernieres années, quelques personnes ont mis en question, si *Vauban*, malgré sa réputation et ses grands succès, n'avoit point été un Ingénieur médiocre, on n'a pas

dû être étonné que cette opinion parût une espece de blasphême à M. *de Fourcroy.* Accoutumé dès son enfance à respecter le nom de *Vauban*, il étoit entré au service dans un moment où la mémoire recente de ses talens, de ses vertus excitoient l'enthousiasme, ou son nom étoit cité parmi ceux dont les actions avoient honoré un siecle de gloire, tandis que ses mœurs et son patriotisme en accusoient la corruption et la basse servitude. Cependant ni l'esprit de corps, ni son admiration pour un grand homme, ne purent le rendre injuste, l'Académie a souvent été témoin de ces discussions, et elle a vu sans surprise M. *de Fourcroy* n'y paroître que comme un ami de la vérité.

Une vie si occupée étoit consolée et embellie par un sentiment qui, né dans ses premieres années, ne s'éteignit qu'avec lui. La fille de M. *le Maistre*, ami de son pere, comme lui Avocat célebre, habitant la maison voisine de la sienne, fut la compagne des jeux de son enfance, et dès ce moment il l'avoit choisie pour être celle

de toute sa vie. Tandis que M. *de Fourcroy* s'instruisoit sous des maîtres habiles à se rendre utile à son pays par ses travaux et ses lumieres, Mademoiselle *le Maistre* apprenoit auprès d'une mere pieuse et charitable à secourir, à consoler, à soigner l'humanité souffrante. Chaque année les vacances réunissoient les deux jeunes amis, et leurs ames s'entendoient, se répondoient comme s'ils ne s'étoient point quittés. A l'âge où l'on éprouve le besoin d'un sentiment plus vif, l'amitié tendre qui les unissoit, ne pouvoit laisser à leurs cœurs la liberté d'un autre choix. Tous deux sans fortune, contens de s'aimer toujours et se voir quelquefois, attendirent le moment où la raison leur permettroit de s'unir. Sûrs, chacun de soi-même, comme ils l'étoient l'un de l'autre, quatorze ans se passerent sans inquiétude, sans autre chagrin que celui de l'absence. Après leur mariage le bonheur n'affoiblit pas leur passion, comme le sacrifice qu'ils en avoient fait à la raison n'avoit pas troublé la paix de leur ame.

Rapprochés par les mêmes opinions, toutes leurs pensées étoient communes comme tous leurs sentimens. Egalement séparés du monde par la simplicité de leurs goûts et par la pureté de leurs principes, ils trouvoient réciproquement dans leur estime le seul soutien et le seul prix dont leur vertu eut besoin. Chaque jour ils goûtoient le charme de cette convenance intime des ames, et chaque jour le voyoit se renouveller. La diversité de leurs caracteres, qui offroient le piquant contraste de l'inflexibilité et de la douceur, ne servoit qu'à leur faire reconnoître combien la sympathie de leurs cœurs étoit puissante. Aussi différens du reste des hommes par leur amour que par leurs vertus, le temps qui, presque toujours ne nous conduit au bonheur pour nous en éloigner ensuite, sembloit l'avoir fixé auprès d'eux. Peut-être n'existe-il aucun autre exemple d'un sentiment qui ait duré soixante-dix ans, toujours tendre, toujours le premier, l'unique même, (car celui qu'ils avoient pour une fille digne d'eux, se confondoit avec lui) d'un sen-

timent qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ait accompagné tous les âges, sans s'affoiblir, sans être jamais ni altéré par le moindre nuage, ni troublé par un seul instant de refroidissement ou de négligence.

Les longs travaux de M. *de Fourcroy* avoient épuisé ses forces, il craignoit pour une santé qui lui étoit plus chere que la sienne, et il desira de quitter une place qu'il ne pouvoit conserver qu'aux dépens de sa vie et en renonçant à des soins qui en étoient devenus à la fois le tourment et la consolation; mais il voulut que les restes en fussent encore utiles à sa Patrie, et il souscrivit avec ardeur à la condition, qui lui fut imposée de continuer à payer le tribut de ses lumieres et de ses conseils. Ses fonctions à Versailles ne l'avoient point empêché de se charger de commander le Corps du Génie dans la descente projettée en Angleterre, il avoit présidé aux préparatifs, qui s'étoient faits sur les côtes de Normandie, et du sein de sa solitude, au premier signe du besoin qu'on avoit de lui,

il reprenoit ses anciennes fonctions et rendoit les mêmes services. Malgré un affaiblissement qui faisoit des progrès rapides, il ne cessa de travailler qu'à l'instant où il fut attaqué de la maladie qui termina sa vie, et on trouva sur son bureau un Mémoire sur des ouvrages utiles à la sûreté du port de Brest. Il mourut le 12 Janvier 1791.

Ces détails de la vie publique de M. *de Fourcroy*, le tableau que nous avons tracé de son intérieur domestique, nous ont montré un homme qui remplissoit ses devoirs, parce qu'il les aimoit. La nature lui avoit donné de la fermeté et même de la roideur dans le caractere, l'austérité de sa morale y avoit encore ajouté; mais il comptoit la douceur, la patience au nombre de ses devoirs, et sa vertu en tempérant cette sévérité, avoit corrigé son propre ouvrage. Il poussoit le désintéressement au plus haut dégré, et se croyoit obligé de dépenser chaque année dans sa place la totalité de ses appointemens.

Aussi malgré la plus grande simplicité,

M. *de Fourcroy* a-t-il vu diminuer et presque s'anéantir le foible patrimoine qu'il avoit en entrant au service, exemple rare dans un temps d'avidité et de dissipation, où l'on avoit vu s'élever sur les débris de la richesse publique tant de fortunes scandaleuses, créées par l'intrigue, dévorées par la fantaisie, où le sang du pauvre étoit devenu le patrimoine de la bassesse et de l'orgueil, et où l'on avoit poussé la corruption jusqu'à s'honorer d'une richesse acquise aux dépens du pauvre, comme d'un droit de sa naissance ou d'une preuve de son crédit.

M. *de Fourcroy* ne se répentit point de ce désintéressement qui ne lui permettoit pas d'assurer le sort de sa femme. Il croyoit que cinquante-quatre ans, consacrés à son pays, donneroient à la compagne de sa vie, des droits à la reconnoissance publique, et c'étoit précisément parce que le regne de la justice avoit remplacé celui de la faveur, qu'il vit sans inquiétude approcher ses derniers momens, se reposant d'un intérêt si cher sur une

129


Nation qui étoit généreuse avant d'être libre, et dont la liberté, en lui donnant de nouvelles vertus, devoit augmenter la confiance de ceux qui, comme M. *de Fourcroy*, lui demandoient le prix d'un sang plus d'une fois répandu pour elle, et d'une vie sans tache, qui lui avoit appartenue toute entiere.